

Pierrette Bouchard, Jean-Claude St-Amant, Natasha Bouchard
et Jacques Tondreau : *De l'amour de l'école*

Aline Turcotte

Volume 11, Number 1, 1998

Éducation et émancipation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057983ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057983ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turcotte, A. (1998). Review of [Pierrette Bouchard, Jean-Claude St-Amant, Natasha Bouchard et Jacques Tondreau : *De l'amour de l'école*]. *Recherches féministes*, 11(1), 294–299. <https://doi.org/10.7202/057983ar>

recherches disponibles sur les effets des transformations de l'économie et le rôle de l'éducation sur la condition des femmes ainsi que l'insuffisance des données accessibles concernant les populations féminines inscrites aux différents ordres d'enseignement. Ces données sont peu abondantes et parfois difficiles à manipuler.

Le premier livre du collectif Laure-Gaudreault constitue donc une contribution majeure à notre compréhension historique et contemporaine du rôle que joue l'éducation des femmes dans le contexte des grandes transformations sociales de notre siècle. C'est aussi une invitation aux féministes, au seuil du XXI^e siècle, à apporter leur participation active au développement de l'imaginaire d'une société plus égalitaire à travers la reconceptualisation féministe et la création d'un savoir plus inclusif. Ces thèmes et enjeux difficiles, ces problématiques assez ardues, sont présentés dans une écriture facile à comprendre aussi bien pour les personnes initiées ou débutantes ou encore pour les chercheuses et les chercheurs en éducation que pour les lectrices et les lecteurs qui s'intéressent aux trois grands thèmes abordés sans être des spécialistes dans les domaines visés.

Arpi Hamalian
Département de l'éducation
Université Concordia

Pierrette Bouchard, Jean-Claude St-Amant, Natasha Bouchard et Jacques Tondreau : *De l'amour de l'école*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1997, 190 p.

Cette recherche représente le travail d'équipe de personnes de champs différents qui ont décidé de mettre en commun leurs expériences diverses pour démontrer que les rapports sociaux de classe et de sexe importent dans le milieu scolaire. Leur étude a pu prendre tout son sens grâce à la participation d'adolescentes et d'adolescents âgés d'une quinzaine d'années. Ces élèves ont montré un vif intérêt pour le projet tout en sachant livrer leurs pensées d'une manière très ouverte. Les auteures et les auteurs ont privilégié l'entrevue de groupe pour recueillir les propos des 48 jeunes. Les diverses techniques pour procéder à l'analyse ont été les méthodes qualitatives, la grille d'entrevue, l'échantillonnage et la description de groupes. La grille d'entrevue contient six regroupements de thèmes : la perception de l'école, la relation aux travaux scolaires, la relation avec les parents, l'identité féminine et masculine, les groupes d'amies et d'amis ainsi que la vision de l'avenir. L'échantillonnage a été basé sur le sexe, le statut économique et les résultats scolaires. Cette méthode d'analyse vise à étudier les différentes perceptions qu'ont les filles et les garçons de l'école.

Dès les années 70, la sociologie de l'éducation démontre que l'école est porteuse de rapports sociaux de classe. Dans les années 80, ces approches se voient critiquées et l'accent, d'abord mis sur les structures sociales et sur la vision de domination, porte ensuite sur les inégalités sociales dans la réalité scolaire et sur la vision que chacune et chacun des élèves se fait de l'école. Les travaux féministes en éducation, quant à eux, ont contribué à observer les

rapports entre les différentes classes sociales en les combinant avec l'analyse des rapports sociaux de sexe. Plusieurs constats ont pu être tirés : les filles et les garçons entretiendraient des relations différentes à l'égard de l'école.

De plus, leurs relations interpersonnelles ne se vivraient pas de la même manière à l'intérieur et à l'extérieur du cadre scolaire. Depuis 1993, de nouvelles réflexions conduisent à l'étude des rapports sociaux de sexe dans la réalité scolaire et à l'analyse du vécu des élèves au jour le jour. Les écrits de Daune-Richard et Devreux servent de base à l'étude de la conceptualisation des rapports sociaux de sexe dans cet ouvrage.

Les rapports sociaux dans le contexte scolaire

Les enfants de milieu populaire interviennent moins en classe que ceux de milieu socio-économique moyen ou supérieur. Dans le premier cas, ces jeunes adoptent une attitude de repli, de retrait et d'attente, tandis que dans le second les jeunes montrent un détachement tout en affichant une assurance qui peut parfois déconcerter le personnel enseignant. Les élèves de milieu socio-économique moyen se situent parmi les plus performants en ce qui concerne les interactions en classe. Il y a symétrie entre les deux instances de socialisation : la famille et l'école. Trois éléments s'avèrent nécessaires à la compréhension des rapports sociaux de sexe : les codes symboliques, la représentation et les pratiques sociales, c'est-à-dire les comportements stéréotypés. L'objectif est de découvrir comment les rapports sociaux de classe et de sexe se combinent et se manifestent à l'école. Il dévoile aussi l'importance de leur influence sur l'échec ou la réussite scolaire. Deux types de stéréotypes définissent les rapports sociaux de sexe : le stéréotype sexuel où le sexe s'associe à un modèle auquel il doit se conformer et le stéréotype sexiste qui devient un facteur de discrimination. En fait, les modèles culturels ne sont jamais neutres; ils favorisent la domination et la dépendance. Les stéréotypes sexuels sont en quelque sorte le «prêt-à-porter» des rapports sociaux de sexe. L'union des rapports sociaux et des modèles culturels permet ainsi que les opinions, les croyances ou les attitudes par rapport aux genres féminin et masculin se maintiennent.

L'identité de l'enfant se construit d'abord dans la famille, puis dans d'autres groupes, dont principalement à l'école. Son identité sociosexuelle s'élabore et se détermine encore bien plus à l'adolescence. Les approches féministes ont fortement contribué à l'analyse de la socialisation sexuelle. La différenciation des sexes a toujours été considérée comme le prolongement des attributs biologiques. Les personnes devenaient socialement ce qu'elles étaient biologiquement. Grâce aux nouvelles études, l'identité sexuelle touche aussi à l'aspect sociopolitique pour constituer un enjeu social.

Un portrait des groupes de milieu socio-économique modeste

Dans la première partie du chapitre intitulé «Les garçons en difficulté scolaire», on peut constater que ces garçons de milieu modeste réussissent moins bien et en moins grand nombre que les filles. Ils ressentent un sentiment d'obligation quant à l'école et ils cherchent à déjouer la réglementation. La relation pédagogique devient, pour eux, un facteur très important pour leur cheminement. De leur point de vue, les enseignantes et les enseignants sont

trop sévères et ne les encouragent pas; par contre, il arrive que de jeunes professeures et professeurs plus tolérants trouvent grâce à leurs yeux. L'effet de classe sociale joue en défaveur dans ce groupe de garçons. L'effet de sexe, par contre, les avantage dans les rapports sociaux puisqu'ils pensent appartenir à la catégorie dominante. L'adhésion aux stéréotypes sexuels et sexistes éloigne donc ces garçons de la réussite scolaire. Mais la division sexuelle de la main-d'œuvre à l'avantage des hommes semble les favoriser par rapport au marché de l'emploi. Ils admirent les filles pour leur assiduité dans les travaux scolaires, bien qu'elles représentent pour eux des objets sexuels. La popularité des filles se résume à des filles bien faites, belles et, aussi, gentilles.

«Les filles en difficulté scolaire», tout comme les garçons de milieu modeste, subissent un effet de classe sociale et de sexe qui se manifeste par une distance quant à l'école et par un faible rendement scolaire. Elles vivent du harcèlement sexuel et elles sont aux prises avec des comportements sexistes. À l'école, comme dans le reste de la société, les rapports sociaux de sexe les ramènent à une place de subordination.

Pour elles, l'école est une obligation, mais, contrairement aux garçons, l'établissement devient un lieu où les amies comptent beaucoup. L'avenir inquiète les filles de ce milieu : elles manquent de confiance, elles pensent au mariage et au marché du travail qui pourraient leur assurer une certaine stabilité. Les filles de ce groupe rencontrent des difficultés dans de nombreux domaines, mais, grâce à leur conscience des inégalités sociales entre les hommes et les femmes, elles souhaitent ardemment l'arrivée de changements sociaux importants.

«Les garçons performants» de milieu modeste témoignent d'une plus grande ouverture que les élèves en difficulté sur le plan des rapports sociaux de sexe. La participation des deux parents est importante : ils sont à l'écoute des besoins de leurs garçons, et, en conséquence, l'horaire de ces derniers semble bien organisé. Ils investissent plus de temps dans les travaux scolaires. De plus, ils semblent plus ouverts aux relations égalitaires entre filles et garçons. L'importance d'avoir de bonnes notes et l'espérance de devenir diplômés les font prolonger leur scolarité au-delà de la cinquième secondaire.

Le groupe de garçons en difficulté du même milieu n'a pas la chance d'avoir le même ascendant familial. La majorité de leurs parents n'ont pas terminé leur secondaire et ne stimulent pas leurs enfants à aimer l'école. Fait intéressant, la représentation que les garçons performants se font de la femme idéale s'éloigne de ses attributs physiques. L'intelligence compte avant tout, mais ils ne souhaitent pas que les filles aient un esprit trop vif, parce qu'elles pourraient devenir féministes.

«Les filles performantes» de milieu modeste ressemblent beaucoup aux garçons performants du même statut, bien que, pour elles, l'école soit une finalité et non pas seulement un instrument. Ces élèves consacrent plus de temps à leurs travaux scolaires, à l'école comme à la maison, en comparaison de tous les autres groupes observés. La scolarité des parents, souvent du collégial, les influence à un point tel qu'elles ont l'intention de poursuivre leurs études jusqu'à l'université. En cela, leurs aspirations se montrent plus élevées que celles des garçons de ce groupe.

Quant à l'effet de sexe, ces filles sont très conscientes du jeu dominant des garçons, soit leur position avantageuse dans la hiérarchie du pouvoir et leur vantardise au sujet de leurs prouesses sexuelles.

En conclusion de ce chapitre, l'effet de classe sociale et l'effet de sexe jouent beaucoup plus chez les élèves en difficulté que chez les élèves performants. Les garçons en difficulté subissent l'effet de classe sociale de façon plus marquée et les stéréotypes sexuels atteignent fortement leur groupe. Les filles performantes sont les moins soumises aux effets de classe sociale et de sexe.

Un portrait des groupes de milieu socio-économique aisé

On relate pour «les garçons en difficulté scolaire» de milieu socio-économique aisé que ceux-ci perçoivent l'école comme un endroit pour apprendre où ils ne se sentent pas bien. Ils critiquent la réglementation de l'établissement et ils ne souhaitent pas prolonger leur scolarité au-delà de la cinquième secondaire, vu leurs faibles résultats scolaires et le manque de confiance qui en découle. Ils se considèrent tout de même comme aptes à s'insérer dans le monde de l'emploi. Comme dans les autres groupes ayant de la difficulté à l'école, l'encouragement vient surtout de la mère. Même lorsque ces jeunes sont issus d'un milieu aisé, cela ne semble pas les avantager outre mesure. Qu'en est-il de l'effet de sexe? Ces garçons adhèrent généralement peu aux stéréotypes sexuels. L'apparence physique, la mentalité et l'humour comptent parmi les critères jugés intéressants dans leur conception de la femme idéale. Ces garçons voient l'homosexualité de façon plus positive que les autres groupes et, pour ce qui est des rapports sociaux de sexe, ils rejoignent les garçons performants de milieu modeste. Ainsi, ni l'effet de classe sociale ni l'effet de sexe ne permettent de comprendre la distance de ces élèves par rapport à l'école.

En ce qui concerne «les filles en difficulté scolaire» du même milieu, celles-ci n'attribuent pas leurs échecs à leur incapacité personnelle, mais plutôt à leur entourage à l'école (enseignantes et enseignants, direction, etc.).

Elles conçoivent l'importance du diplôme, bien qu'une faible minorité du groupe souhaite accéder à l'université. Leurs projets de vie tournent autour de la famille (avoir un mari, des enfants et une maison) tout en ayant le souci, par contre, du partage des tâches domestiques et éducatives. Elles perçoivent bien les discriminations déjà existantes à ce niveau. Comme les performants et les performantes de milieu modeste, ces élèves tolèrent l'homosexualité sans trop la juger, mais sans l'accepter pour autant. Dans ce groupe de filles, l'expérience sociale et scolaire est régie par les rapports sociaux de sexe à l'instar de la situation des filles en difficulté de milieu modeste. Elles vivent toutes du harcèlement sexuel et de la violence verbale ou physique.

«Les garçons performants» de milieu aisé affichent le même comportement que le groupe de milieu modeste, sauf que, à la manière des filles performantes du même milieu, ils considèrent l'école comme une finalité en soi. Indépendamment de l'origine sociale des filles performantes et des garçons performants, ces derniers s'attribuent le mérite de leur réussite, tandis que les premières reconnaissent l'importance de l'apport des parents ou du personnel enseignant dans le suivi pédagogique. Encore ici, les mères participent plus que

les pères au cheminement scolaire du garçon performant de milieu aisé. Ces élèves aspirent tous aux études collégiales et universitaires. L'effet de classe sociale joue en leur faveur. Cependant, les pratiques sociales mises en place par l'entremise du féminisme les déroutent; les percevant comme une attaque, ils se trouvent sur la défensive. Dans les relations avec les filles, ils sont pourtant placés devant les changements culturels.

«Les filles performantes» du groupe aisé considèrent l'école comme un lieu d'apprentissage dans le but de pouvoir réaliser leurs projets d'avenir. La famille et l'école les soutiennent dans leurs études et dans leurs aspirations. Ce groupe renvoie la vision la plus positive de la relation enseignant ou enseignante-élèves. Les pères s'engagent autant que les mères dans le travail scolaire. La grande majorité de ces élèves veulent étudier à l'université. La carrière, pour elles, compte bien avant le projet de fonder une famille.

Elles critiquent volontiers les rapports hommes-femmes et elles aspirent à se dégager de ces relations inégales. Elles se montrent les plus ouvertes quant à l'orientation homosexuelle. Elles adhèrent moins aux stéréotypes sexuels, elles dissocient le sexe biologique et la catégorie de sexe, elles savent résister à la dévalorisation dans les rapports sociaux de sexe. L'effet de sexe a donc moins d'emprise sur elles.

En conclusion, l'origine sociale des élèves influe sur l'étude de la réussite ou de l'échec scolaire depuis 25 ans. Les auteures et les auteurs du livre *De l'amour de l'école* tiennent compte de l'effet combiné des rapports sociaux de classe et de sexe. Deux domaines importants des sciences sociales ont permis de mieux comprendre l'expérience des élèves du secondaire à l'école. Pour analyser la représentation, on retient celui de la psychosociologie et, pour étudier l'interaction, celui de la sociologie interactionniste.

Les deux concepts d'effets de classe sociale et de sexe ont aidé à mieux circonscrire les propos des jeunes. Le premier définit mieux les représentations de l'avenir et du milieu familial; le second donne de l'information sur les modèles de sexe, sur les modèles de référence, sur les rapports garçons-filles, sur la vision des comportements selon le sexe et sur la vision de l'homosexualité.

Pour analyser les propos des élèves, la notion de mobilité de sexe s'est avérée capitale. Les femmes et les hommes n'occupent pas la même place dans les rapports sociaux de sexe. La mobilité de sexe se montre plus présente chez les femmes que chez les hommes. Deux plans recoupent cette mobilité. Le premier cherche de nouveaux chemins afin de comprendre les règles du groupe dominant, le rapport social de sexe et ses incidences sur la vie personnelle. Le second plan vise les représentations que se font les élèves de l'identité sociosexuelle. La possibilité de départager le sexe biologique de sa construction sociale démontre une grande mobilité de sexe.

Comme dans la position exprimée sur l'homosexualité, on peut constater que les jeunes se situent sur un continuum où le sexe passe d'une conception «naturelle» à une culture. Toutefois, il est à noter que pour ces jeunes filles et garçons l'homosexualité féminine n'existe même pas.

La recherche de Bouchard *et al.* démontre que l'origine sociale n'est pas l'unique facteur déterminant dans l'expérience sociale et scolaire des jeunes filles et des jeunes garçons rencontrés. Les parents, certes, occupent une place privilégiée dans les projets de leurs enfants, dans leur motivation à l'école et dans l'écoute de leurs problèmes. Cette étude s'avère un premier pas, mais tout

de même un grand pas, pour bien comprendre l'effet combiné des rapports sociaux de classe et de sexe sur la réussite ou sur l'échec à l'école. Elle répond à certaines interrogations et offre de nouvelles pistes afin de pouvoir continuer à cheminer dans le milieu de l'éducation.

Aline Turcotte
Diplôme d'études féministes
Université Laval

Danielle Juteau et Nicole Laurin : *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Trajectoires sociales», 1997, 194 p.

«Religieuses, femmes, travailleuses, ces trois catégories sociales se superposent pour former une configuration spécifique : la main-d'œuvre féminine religieuse. Ce livre veut lever le voile masquant le travail remarquable de ces femmes, il veut en définir les contours, tels qu'ils se sont dessinés au Québec, entre 1901 et 1971» (p. 1). Les deux premières phrases de l'introduction nous situent très clairement dans cette imposante étude sociologique sur le travail des religieuses. Elle a été réalisée dans le cadre d'une vaste recherche subventionnée; un premier ouvrage a déjà été publié en 1991 sous le titre : *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970* (Montréal, Le Jour).

À coup sûr, les deux auteures se sont livrées à «un travail ardu» (p. 161) de décryptage sociologique des multiples catégories du travail des religieuses par comparaison avec celui des femmes salariées. Un premier mouvement d'admiration, en découvrant la codification des titres d'obédience recueillis en fonction de dix grandes catégories occupationnelles, regroupant chacune une grande variété d'activités (environ 184 indications) (voir annexe 2). Il s'agissait de codifier 10 000 titres d'obédience vécus par 3 700 religieuses sur une période de 70 ans; ce travail de classement se révèle remarquable et fascinant, il donne à voir une impressionnante diversité d'activités.

Une vocation, cette partie du titre s'inspire de l'ascétisme chrétien selon Max Weber. «Les religieuses sont des ouvrières au service du royaume de Dieu, assurant ainsi leur propre salut [...] Accompli pour la plus grande gloire de Dieu, leur travail est à la fois métier et vocation, *Beruf*» (p. 3). Cependant, la dimension de sanctification ne sera pas explorée par les auteures, elle ne sera de nouveau mentionnée qu'en finale, afin de souligner que, pour les religieuses, à une conception chrétienne du monde se joint la dimension d'un dévouement «naturel» (p. 162) en tant que femmes, si souvent invoqué par l'Église.

Ce qui est au centre de l'étude, c'est l'appartenance de sexe. Les théories des sociologues Colette Guillaumin et Christine Delphy tiennent une place prioritaire dans l'analyse des critères de différenciation du travail des femmes. L'approche qui s'avère la plus féconde est celle qui conçoit le rapport entre les hommes et les femmes comme un rapport d'appropriation, appelé le «sexage». «C'est non seulement la force de travail mais aussi la personne, son corps, les produits de son corps et de son travail qui sont mis à la disposition des hommes qui en sont les bénéficiaires» (p. 6). Ce travail n'est pas payé, il est tout